

L'éditeur, qui a laissé passer l'âge de la retraite, veille quotidiennement et attentivement au fonctionnement de *La Quinzaine littéraire*, qu'il a fondée en 1966 avec François Erval, sans se glorifier d'avoir brillamment participé à la vie littéraire de son temps. L'homme est simple, diablement curieux, et très étonné par ce qu'il a vécu et ce qu'il vit encore aujourd'hui.

## Maurice Nadeau

### « Je place Kafka au-dessus de tout »

**Dans quelles circonstances a été créée *La Quinzaine littéraire* ?**

Il y avait alors *Les Lettres françaises* d'Aragon, *Les Nouvelles littéraires*, et moi-même j'étais à l'époque une revue, *Les Lettres nouvelles*. François Erval et moi étions deux jeunes journalistes, lecteurs dans l'édition. Nous admirions le travail fait par le *Times Literary Supplement* ou le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, et nous nous intéressions beaucoup tous deux à un nouveau journal qui venait de se fonder aux Etats-Unis, *The New York Review of Books*. Bref nous avions des ambitions et pas du tout de moyens financiers. Nous avons trouvé une personne charitable qui nous a prêté de quoi faire le premier numéro, c'était Joseph Breitbach, un écrivain de nationalité autrichienne qui écrivait en français. Il n'a pas été exigeant, il a simplement demandé à apparaître en tant que conseiller ! Après la parution des premiers numéros, nous avons oublié de l'inviter pour une petite manifestation que nous avons organisée, il n'a pas été content, il nous a demandé de rendre l'argent.

**Vous n'aviez pas cherché à contacter des éditeurs ?**

Non, on s'en méfiait. Ou alors, il aurait fallu en rassembler une dizaine autour du projet, parce qu'ils se seraient chamaillés entre eux, et pendant ce temps-là, nous aurions été tranquilles. Nous avons préféré nous en passer. Au début tout allait bien, nous avions un petit bureau dans l'entrepôt du Club des libraires, rue de Nesle, et nous avons réussi à réunir des collaborateurs autour du projet. Ils étaient d'ailleurs bien payés, beaucoup plus que dans le journal où ils travaillaient, mais c'était de l'utopie. Les éditeurs donnaient alors de la publicité, en pensant sûrement que ça ne durerait pas longtemps, mais ça dure encore...

**Mais sans la publicité des éditeurs !**

On ne la refuse pas, mais elle ne vient pas. On a just une petite publicité régulière de Cartier, grâce à un art qui connaît Alain-Dominique Perrin, P-DG de Cartier. De puis plus de dix ans, il donne dans chaque numéro un pavé équivalant à environ 800 euros, et renouvelle chaque année son soutien.

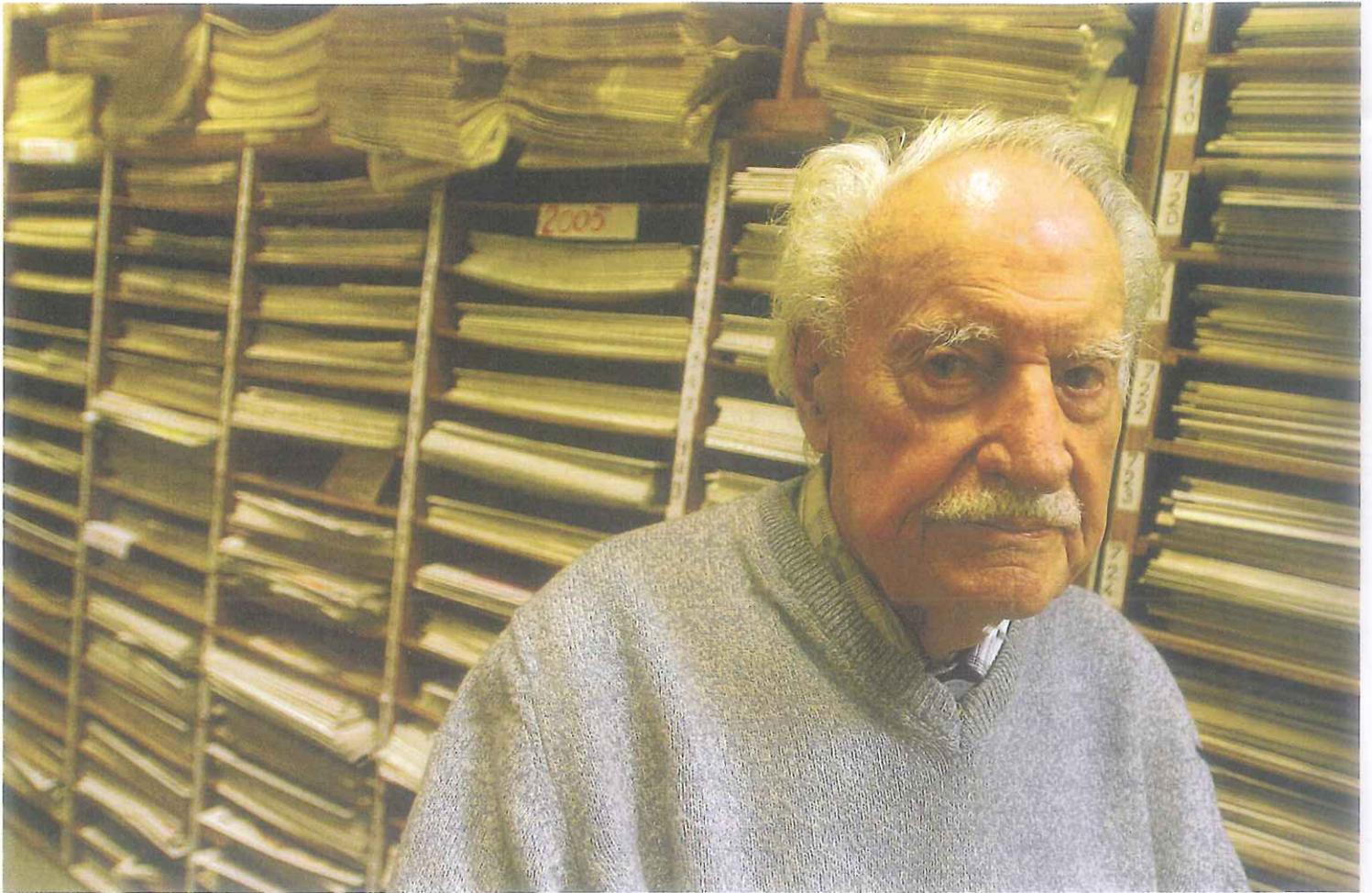
**Qui sont aujourd'hui les collaborateurs de *La Quinzaine* ?**

Ce sont surtout des universitaires spécialistes dans leur domaine, qui gagnent leur vie autrement, parce qu'ici les collaborateurs sont bénévoles. Mais ils ne sont tout de même pas fous, ils viennent ici aussi parce qu'ils y trouvent leur compte. Je n'emploie pas de journalistes parce que les journalistes doivent être payés, sauf un de temps en temps, comme mon ami Gilles Lapouge, qui deux ou trois fois par an, nous donne un article. Ce sont des gens fidèles, charmants, travailleurs, que je ne censure pas mais je peux très bien renvoyer un de leurs articles si je le trouve mal fait. Mais ils ne seront jamais censurés pour leurs opinions, car ici on ne les déballe pas.

**Comment sont retenus les livres dont vous allez parler ?**

Ils sont posés sur une grande table pour le comité littéraire du mercredi, qui alterne avec celui des sciences humaines, le mercredi suivant. Entre vingt et trente collaborateurs sont autour de la table, et un « aboyeur » présente chaque livre. C'est Bertrand Leclair, membre du comité de rédaction, pour la littérature, et le mathématicien Jean Michel Kantor pour les sciences humaines. Chacun prend les livres en main, les feuillette et dit si cela lui convient. Nous avons aussi des réseaux extérieurs. Anne Sarraute secrétaire de la rédaction, a par exemple son propre réseau d'anglicistes et d'américanistes. Il y a deux difficul

**La Quinzaine littéraire a quarante ans. Un numéro spécial, à paraître le 15 mars, est consacré à cet anniversaire et Maurice Nadeau, fondateur et directeur du bimestriel, publie dans sa propre maison un *Journal en public*, recueil des chroniques qu'il anime depuis une dizaine d'années.**



tés au moment du choix : il ne faut pas que celui qui veut faire un article soit un ami de l'auteur, mais il ne faut pas non plus que ce soit un ennemi déclaré. Les éreintements pour les éreintements et les éloges à tous crins n'ont pas cours ici.

**Qu'est pour vous une vraie critique littéraire ?**

Je ne sais pas vraiment... En fait, je ne me suis jamais pris pour un critique, je suis plutôt un lecteur. Pour moi, il y a un premier stade, qui est celui de l'empathie avec l'auteur, ce qui est naturel, et ensuite il y a la distance. Il faut prendre du recul, essayer de sortir aussi un peu de soi pour essayer de faire connaître l'auteur, de faire partager par le lecteur l'émotion ou les impressions que l'on a ressenties. C'est un travail qui se fait assez naturellement.

**Pour quels critiques avez-vous eu le plus d'admiration ?**

La critique littéraire est une sphère où je place des personnalités comme Maurice Blanchot, Jean Starobinski ou Georges Poulet. Mais pour moi, le modèle des critiques est Georges Limbour, qui était critique d'art, et à qui j'avais confié une chronique lorsque j'étais à *L'Observateur* et aux *Lettres nouvelles*. J'ai visité avec lui des musées à Madrid, à Venise et ailleurs, et il parvenait à vous donner le sentiment d'être dans le tableau. C'était un amoureux de la peinture qui m'a fait comprendre qu'on pouvait avoir le même amour pour la littérature. Dans la vie, on ne compte pas uniquement sur ses propres forces, il y a toujours quelqu'un qui vous montre le chemin. Pour moi, il fait partie de ceux-là.

**Vous dirigez un journal littéraire, vous avez travaillé pour plusieurs éditeurs avant de créer votre propre maison. Quels sont les ponts entre ces activités ?**

Toujours le plaisir de la découverte. J'ai travaillé pour une dizaine d'éditeurs, dont Julliard et Denoël, chez qui je suis resté le plus longtemps. Par contrat, j'avais la liberté pleine et entière de mes choix, avec, généralement un quota d'un livre par mois à ne pas dépasser, ce qui n'est pas gênant, il n'y a pas un chef-d'œuvre par mois. Mais, au bout d'un certain temps, on me disait, « on a perdu assez d'argent, maintenant ça suffit, vous pouvez aller ailleurs ». Et je trouvais toujours un autre éditeur pour m'accueillir. Ça allait. A l'époque, j'avais l'avantage d'être membre de différents jurys de prix littéraires, dont le >>>

**« Je prends toujours autant de plaisir à publier six à sept livres par an, sinon j'aurais pris ma retraite depuis trente ans. »**

**UNE « QUINZAINE » TRÈS SPÉCIALE**

Au sommaire du numéro spécial du 15 mars, on trouvera, entre autres contributions :

- Une étude de la sociologue Gisèle Sapiro sur l'histoire et le portrait sociologique du journal intitulée « Le prix de l'indépendance ».
- Une enquête sur les rapports entre le journal, les écrivains, les libraires et les éditeurs à laquelle contribuent entre autres Milan Kundera, Hélène Cixous,

Enrique Vila-Matas, J.M.G. Le Clézio, Laure Adler, Claudio Magris. Les libraires Christian Thorel, Muriel Bonicel et Colette Kerber et les éditeurs Gérard Bobillier, Laurence Tepper, Jean-Marc Roberts et Bertrand Py.

- Un entretien avec Pierre Michon, dont l'œuvre a vingt ans.
- Un article de Gilles Lapouge sur la notion de commémoration, intitulé « L'anniversaire, une affaire qui tourne ».

« J'ai peut-être fait perdre de l'argent aux éditeurs en les publiant à l'époque, mais maintenant ils vivent dessus. »

prix Renaudot où j'ai siégé pendant vingt-cinq ans avant d'en démissionner en 1969, et je crois que les éditeurs me soignaient pour cette raison. J'étais naïf, j'étais vraiment innocent, j'étais dedans et je ne voyais pas comment ça fonctionnait. Pour une bonne raison, c'est que ça ne fonctionne pas à l'intérieur, mais à l'extérieur. Rien ne se passe dans les réunions de jury, tout se passe ailleurs.

**Vous laissez de beaux « restes » en quittant les éditeurs... On vous doit, entre autres, la découverte d'écrivains tels que Georges Perec, Angelo Rinaldi, Hector Bianciotti et de beaucoup d'auteurs étrangers.**

J'ai peut-être fait perdre de l'argent aux éditeurs en les publiant à l'époque, mais maintenant ils vivent dessus. Les auteurs étrangers m'intéressaient particulièrement. J'ai mis trois ans à faire publier Gombrowicz, j'ai aussi publié Malcolm Lowry, Sciascia, Nelly Sachs, prix Nobel en 1966, J. M. Coetzee, prix Nobel en 2003, ou Henry Miller. Certains, aussi, sont devenus des amis sans que je les publie, comme Beckett ou Maurice Blanchot. Ces amitiés font partie des bons côtés du métier.

**Vous avez fréquenté beaucoup d'intellectuels ; quels sont ceux qui vous ont le plus marqué ?**

Il y avait Robert Antelme, Dionys Mascolo, et puis Sartre. On a commencé par faire de la résistance ensemble, mais tout s'est terminé assez vite. En outre j'étais trotskiste, c'est-à-dire hérétique ! Il aurait tout simplement voulu qu'on refasse l'Etat... Mais Sartre était tout de même charmant avec moi, et après la guerre nous nous sommes revus. Bien sûr, il a fait des erreurs politiques, mais l'homme était généreux. Je ne me mets pas sur le même plan que

ces personnalités, j'étais simplement journaliste, mais ce sont des gens qui ne refusaient pas mon amitié. C'est bizarre, j'avais l'impression de ne pas appartenir à ce milieu, mais j'ai réalisé ensuite que j'étais en plein dedans. **Vous êtes encore bel et bien là, puisque vous continuez non seulement à diriger *La Quinzaine*, mais à publier régulièrement dans votre maison.**

Oui, mais c'est financièrement beaucoup plus difficile. Pourtant, je prends toujours autant de plaisir à publier six à sept livres par an, sinon j'aurais pris ma retraite depuis trente ans. Des jeunes viennent vers moi. En 2004, Patrice Pluyette, un jeune de 24 ans, est venu me voir avec un manuscrit que j'ai trouvé assez rigolo, il manquait peut-être un peu de profondeur, mais j'ai choisi de le publier. Ça s'appelle *Les béquilles*, et ça marche. Enfin, pour moi, ça marche quand je vends plus de 2 000 exemplaires. J'ai publié son deuxième livre à la rentrée dernière, *Un vigile*. C'est quelqu'un d'assez posé, d'assez timide, et dernièrement il m'a dit : « Vous savez, des éditeurs m'ont demandé de les rejoindre, mais je ne vous quitterai pas. » C'est charmant.

**Il y a aussi un autre « jeune » que vous aviez découvert, Michel Houellebecq, et qui vous a quitté. Que pensez-vous de son parcours ?**

Houellebecq est parti parce que je refusais de publier son recueil de poèmes, je m'en félicite encore. J'ai dénoncé dans *La Quinzaine* le lancement de son dernier livre, je ne comprends pas que des gens que je respecte comme Claude Durand se laissent manœuvrer de cette manière. Il se passe à présent ce qui se passe aux Etats-Unis, comme l'a très bien expliqué André Schiffrin dans ses livres.

**Bernard Fillaire, que vous avez failli éditer en 1976, a publié récemment au Cherche Midi une *Lettre à Maurice Nadeau* où il s'adresse à vous un peu comme à un père. Avez-vous reçu ce livre comme un hommage pour l'anniversaire de *La Quinzaine* ?**

Un hommage ? On peut prendre les choses de cette façon...

**Qui sont pour vous les grands écrivains d'aujourd'hui ?**

Je dirais spontanément Pierre Michon. J'étais dans le jury du prix France-Culture quand on a couronné son premier livre, *Les vies minuscules*. Mais il y a surtout les étrangers, une fois de plus. J'adore l'Espagnol Enrique Vila-Matas, son surréalisme, son formidable imaginaire.

**Et parmi les écrivains de tous les temps ?**

La semaine dernière j'ai relu quelques pages de La Bruyère, il n'y a pas un mot de trop. Je ressens aussi un véritable enchantement lorsque je relis *Les Mémoires d'outre-tombe*, il y a certains passages où Chateaubriand nous fait vraiment décoller. Mais je place Kafka au-dessus de tout. Je le lis et je le relis, je suis allé sur ses traces à Prague, je me suis aussi rendu sur sa tombe. Ce n'est pas de l'idolâtrie, mais ce type mal à l'aise dans la vie me touche sur toutes sortes de plans. Pourtant, quand je le lis, je ne me sens pas très bien, mais il y a des paysages, des circonstances, qui font qu'on se met aux côtés de l'auteur, on est avec lui, on vit avec lui. Heureusement, il y a des écrivains comme lui qui vous nourrissent. Sa lecture ne m'a pas servi dans la vie, elle m'a aidé à vivre.

**Vous avez deux enfants. N'ont-ils jamais éprouvé le besoin de travailler à vos côtés ?**

Non, personne n'a voulu faire de l'édition. Claire est comédienne, elle joue d'ailleurs actuellement au théâtre des Variétés, et Gilles fait des films. Pourtant, il s'est occupé de tout le côté informatique de *La Quinzaine*. Maintenant, on peut consulter en ligne 30 000 articles. Il s'est débrouillé pour trouver des opérateurs qui ont travaillé pour rien. C'est ça ce journal, les gens viennent vers vous, c'est très curieux.

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNIE FAVIER

## LE PRIX DE L'EXIGENCE

Depuis quarante ans, *La Quinzaine littéraire* a connu des hauts et des bas financiers.

Lorsqu'ils fondent *La Quinzaine littéraire* en 1966, Maurice Nadeau et François Erval adoptent un principe : soutenir des livres dont les autres ne parlent pas. Depuis 1970 qu'il dirige seul le journal, Maurice Nadeau n'a pas dérogé à l'exigence de cette règle. Mais cette indépendance d'esprit a son prix. Peu soutenue par la publicité des éditeurs, *La Quinzaine littéraire* a connu, en quarante ans, des hauts et des bas financiers. En 1976, son existence même a été mise en cause, mais une mobilisation générale d'intellectuels et d'artistes l'a sauvée. Une vente aux enchères a eu lieu, à laquelle ont participé, entre autres personnalités, Pierre Soulages, Samuel Beckett, Henri

Michaux ou Nathalie Sarraute, en donnant des œuvres. Le produit de la vente a non seulement permis au journal de sortir de l'ornière, mais aussi de repartir pour quelques années.

Si l'exigence éditoriale a toujours été maintenue, avec des contenus et des choix évoluant en fonction de la vie littéraire et intellectuelle, la forme s'est sensiblement modifiée au fil des années, avec trois changements significatifs de maquette, en 1970, en 1983 et en 1993. L'équipe éditoriale est constituée d'Anne Sarraute, secrétaire de la rédaction présente depuis pratiquement le début, et de Bertrand Leclair, un membre du comité de rédaction arrivé dans les années 1990, qui s'inves-

tit tout particulièrement dans le journal.

Régulièrement tiré à environ 15 000 exemplaires, le bimensuel est diffusé en kiosques et dans quelques librairies, et peut s'appuyer sur 5 000 abonnés, dont beaucoup de bibliothèques universitaires à l'étranger, en particulier aux Etats-Unis et en Allemagne. En somme il depuis quelques années, L'Association culturelle des amis de *La Quinzaine littéraire* est relancée pour le quarantième anniversaire, « à la demande de lecteurs qui en quémandent des nouvelles », dit Maurice Nadeau. Des personnalités aussi prestigieuses que Samuel Beckett, Edmond Jabès ou Michel Leiris ont fait partie du comité de patronage. A. F.